



**HAL**  
open science

# Les vitesses du conseil : “passer outre” et temporiser dans l’œuvre de Guillaume Du Bellay

Lionel Piettre

## ► To cite this version:

Lionel Piettre. Les vitesses du conseil : “passer outre” et temporiser dans l’œuvre de Guillaume Du Bellay. Justine Le Floc’h; Alicia Viaud. Les vices du temps : Précipitation, impatience et inquiétude aux XVIe et XVIIe siècles, Honoré Champion, pp.123-138, 2023, Moralia, 9782745359414. <hal-04215292>

**HAL Id: hal-04215292**

**<https://hal.science/hal-04215292v1>**

Submitted on 21 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LES VITESSES DU CONSEIL : « PASSER OUTRE » ET TEMPORISER DANS L'ŒUVRE DE GUILLAUME DU BELLAY

Prospice facturus quo factum tendere possit :  
Sero piget coepti cum male cessit opus<sup>1</sup>.

*Absorbé par d'autres travaux, vivant de la vie du militant à une époque assez mouvementée, je n'ai jamais disposé des calmes loisirs nécessaires à l'étude de l'histoire. Ceux qui la font ont rarement, pour des raisons analogues, l'occasion de l'écrire<sup>2</sup>.*

Le renouveau de l'historiographie sous François I<sup>er</sup> a constitué, pour une large part, une réaction aux revers politiques et militaires subis face à Charles Quint dans les années 1520<sup>3</sup>. L'exigence d'une nouvelle histoire se fit alors entendre. L'humaniste Jacques Colin fit ainsi précéder la première édition de Thucydide en français (1527), publiée pour le compte du roi, d'une sévère épître à la noblesse – sommée de s'éduquer à la prudence par la lecture de l'histoire<sup>4</sup>. Cette exigence théorique allait bientôt trouver un praticien en Guillaume du Bellay, seigneur de Langey.

Né en 1498, Langey a suivi l'enseignement de Denys Lefebvre au collège de Coqueret, et publié des poésies latines dès l'âge de 18 ans. À la fin des années 1520, il devient, avec son frère le cardinal Jean du Bellay, le protecteur des Lettres<sup>5</sup>, et entreprend d'écrire une histoire du temps, les *Ogdoades*, composées en latin dans un style humaniste<sup>6</sup>. Sa carrière en freine la rédaction. Capitaine et diplomate, conjuguant habilement humanisme et espionnage, il devient le lieutenant du roi à Turin puis au Piémont de 1537 à sa mort prématurée, début 1543. C'est dans ces années qu'il écrit la plupart de ses *Ogdoades*, désormais en français sur ordre du roi, entouré d'érudits dont son médecin Rabelais.

Cet homme affairé fut célébré en son temps comme l'incarnation d'un nouveau type d'aristocrate, « le premier [qui] en France a uni Pallas à Mars<sup>7</sup> », d'après Dolet qui se conforme en l'occurrence à un *topos* des éloges de Langey. Celui-ci, selon un témoignage plus tardif, « fut appelé par les Italiens un second Caesar, à cause qu'ayant bien travaillé tout le jour, il redigeait le soir tout par escript ; et disoyent aussy qu'il avoit marié Mars à Minerve et les armes aux lettres<sup>8</sup> ». Langey n'écrit pas dans l'oisiveté ; son rapport au politique n'est pas celui d'un « cleric d'armes », selon l'expression consacrée<sup>9</sup>. Auteur et acteur de l'histoire tout à la fois (ou tour à tour, si l'on s'en tient à l'image de César), il conçoit le temps de l'écriture comme un prolongement de celui de l'action : écrire, c'est encore agir, dans la mesure où c'est considérer l'action du jour même ou, aussi bien, anticiper celle du lendemain.

C'est ce rapport entre les « tempos » de l'écriture et de l'action que j'étudierai ici, en proposant de lire l'œuvre historiographique de Langey sous l'angle des *vitesse du conseil*, au sens ancien de « délibération ». Celle-ci nécessite, selon le commentaire qu'Érasme donne de l'adage « *Festina lente* », « une certaine maturité et une modération tempérée par la vigilance et la patience », alors que l'action, à

<sup>1</sup> « Toi qui t'apprêtes à agir, regarde bien à quoi peut te mener ton action : / Il est trop tard pour se repentir de ses projets, quand ils ont mal tourné. » Nicolas Bourbon, *Nugae (Bagatelles)*, 1533, éd. et trad. S. Laigneau-Fontaine, Genève, Droz, 2008, p. 646- 647.

<sup>2</sup> Victor Serge, *L'an I de la révolution russe*, avant-propos de la 1<sup>re</sup> édition (1930), Marseille, Agone, 2017.

<sup>3</sup> Voir Didier Le Fur, *François I<sup>er</sup>*, Paris, Perrin, 2015, p. 429- 440.

<sup>4</sup> Jacques Colin, « À la tresillustre et tres haulte excellence des princes [...] », dans *L'histoire de Thucydide Athenien [...]*, Paris, Josse Bade, 1527. Voir Lionel Piettre, « Le singe et les ânes : l'instrumentalisation des dédicaces dans *L'histoire de Thucydide Athenien* (1527) », *Études Épistémè*, à paraître.

<sup>5</sup> Sur Langey, voir Victor-Louis Bourrilly, *Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, et Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay sur l'écriture de l'histoire à la Renaissance*, Genève, Droz, « Travaux d'humanisme et Renaissance », à paraître (version remaniée de ma thèse soutenue en 2017).

<sup>6</sup> Voir Pascale Bourgain, « L'historiographie humaniste en France, 1400-1560 », dans *La Storiografia umanistica*, t. 1, éd. A. Di Stefano et al., Messine, Sicania, 1994, p. 761- 792.

<sup>7</sup> Étienne Dolet, *De Officio legati*, trad. et éd. D. Amherdt, Genève, Droz, 2010, p. 58- 61 (« *Gulielme Bellay Langeie [...]* qui primus apud Gallos Palladem cum Marte coniunxisti »).

<sup>8</sup> Nicolas Audebert, *Voyage d'Italie*, éd. A. Olivero, Roma, Lucarini, 1981, t. 1, p. 117. Audebert se rendit en Italie de 1574 et y séjourna jusqu'en 1578.

<sup>9</sup> Voir Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, op. cit., 3<sup>e</sup> partie, chap. I.

l'inverse, requiert la célérité<sup>10</sup>. Or, chez Langey, une telle capacité à mûrir les décisions fait l'objet d'une réflexion qui informe en profondeur son écriture, sacrifiant le récit des *événements* à celui des *conseils*. Je m'appuierai sur ses deux œuvres majeures : les *Ogdoades*, et le long Prologue qui devait les précéder. Sur les *Ogdoades* proprement dites, rappelons qu'elles ont été en partie volées et perdues à sa mort, et que les principaux fragments restants en sont, depuis 1569, publiés dans les *Mémoires* de son cadet, Martin du Bellay<sup>11</sup>.

### *Le lien nécessaire entre l'histoire et la « consultation des affaires »*

Dans le Prologue des *Ogdoades*, texte considérable, peut-être davantage que l'œuvre subséquente<sup>12</sup>, Langey évoque le lien entre l'âge et la *prudence* – un *topos* issu d'Aristote, ainsi formulé dans l'*Éthique à Nicomaque* :

[...] on n'admet pas communément qu'il puisse exister de jeune homme prudent. La cause en est que la prudence a rapport aussi aux faits particuliers, qui ne nous deviennent familiers que par l'expérience, dont un jeune homme est toujours dépourvu (car c'est à force de temps que l'expérience s'acquiert)<sup>13</sup>.

Langey, lui, intègre ce *topos* dans un éloge de l'histoire. Puisque la prudence s'acquiert par l'expérience (dans la mesure où celle-ci permet de nous familiariser avec « les faits particuliers ») alors l'histoire permettra d'*augmenter* notre expérience par celle des siècles passés :

Et pour exemple ? si aux consultations des affaires nous apellons les anciens Capitaines, qui en leurs temps ont veu l'experience de plusieurs choses, par moult plus forte raison y pourront entrer ceux qui outre les adventures de leurs temps, peuvent racompter de milliers d'ans en arriere, les entreprises, et executions, et les ruses, simulations et dissimulations d'icelles. Et à vray dire, je ne voy autre difference entre l'hystoire bien descrite, et l'homme ancien qui a moult veu, considéré, et retenu : Sinon que l'un est hystoire parlante et vive, mais mortelle, l'autre est hystoire morte, et mute : mais à perpetuité ressuscitable, et apte à recouvrer la parole, par le moyen d'un lecteur studieux et diligent<sup>14</sup>.

Langey pose ainsi le problème du temps nécessaire au (bon) conseil. L'exemple concerne en effet « la consultation des affaires », le moment où le chef rassemble ses capitaines pour délibérer. De prime abord, les vieux soldats, plus expérimentés, ont le beau rôle : il faut une vie pour être prudent. Mais la longueur du temps de l'*expérience* peut être abrégée par la connaissance de l'*histoire* : un jeune homme ayant lu l'histoire de façon « studieuse et diligente » serait plus vite instruit, « de milliers d'an en arriere » :

Encores oseray-je dire d'avantage, que tout ainsi que le vieil homme qui a moult veu : mais peu considéré ; moins retenu, n'est en rien à preferer à un enfant : Ainsi l'homme ignorant d'hystoire et mesmement de celle de son païs, se peult aussi estimer non seulement enfant, mais estranger en sa propre maison<sup>15</sup>.

Pourquoi une telle sévérité ? C'est qu'en politique, l'expérience ne saurait jamais suffire. « *Dulce bellum inexpertis*<sup>16</sup> » : sur le champ de bataille, il est trop tard pour devenir prudent. Comme l'écrivait déjà Jacques Colin, « tresmiserable est la prudence qui seulement est acquise par usage<sup>17</sup> » (par expérience). D'autre part, cette expérience ne sert à rien si l'on ne sait la juger. Il ne suffit pas de « voir », il faut « considérer » et « retenir », avoir du jugement et de la mémoire ; il faut peser l'expérience et même la « contrepeser » (on retrouvera ce terme) au moyen des exemples – donc faire entrer en résonance les événements *vus* ou *lus* avec les événements *vécus* –, d'où la nécessité de la mémoire *et* du jugement.

<sup>10</sup> Érasme, *Les Adages*, II, I, 1, éd. J.-C. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, « Le Miroir des humanistes », t. 2, p. 1-17, ici p. 2 (« *maturitas quaedam ac moderatio simul ex vigilantia lentitudinemque temperata* »).

<sup>11</sup> Voir Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, op. cit., 1<sup>re</sup> partie, chap. III.

<sup>12</sup> Voir l'édition critique et l'analyse du Prologue dans *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, op. cit., 2<sup>e</sup> partie, chap. II et annexe. Je cite *infra* sa première édition, dans Guillaume du Bellay, *Épitome de l'antiquité des Gaules et de France [...]*, Paris, Vincent Sertenas, 1556 ; ci-après Prologue.

<sup>13</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VI, 9, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1990, p. 295.

<sup>14</sup> Prologue, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup>.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> « La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas faite ». Érasme, *Les Adages*, IV, I, 1.

<sup>17</sup> Jacques Colin, op. cit., f<sup>o</sup> a ii r<sup>o</sup>.

On voit qu'une telle conception de l'histoire, dans son rapport à la prudence, n'a rien d'évident, puisque l'avantage qu'on tire de la lecture de l'histoire n'est jamais acquis :

– D'une part, pour analyser les exemples, et former notre prudence en nous familiarisant avec « les faits particuliers », il faut une méthode d'*interprétation*. Cette nécessité est au cœur de l'expression : « un lecteur studieux et diligent ». Cette diligence n'a de toute évidence rien de laborieux, puisqu'elle conditionne une capacité d'agir. Langey nous donne un indice sur sa méthode d'interprétation : il faut s'appesantir précisément sur « les entreprises, et exécutions, et les ruses, simulations et dissimulations d'icelles<sup>18</sup> ». C'est-à-dire que ce qui l'intéresse surtout, c'est l'histoire du point de vue de Minerve plutôt que de Mars, une histoire de « stratagèmes et ruses de guerre », pour reprendre le titre de l'ouvrage perdu que Rabelais aurait consacré à Langey<sup>19</sup>. Ce qu'il faut retenir, dans l'histoire, ce n'est pas tant ce qui est à la discrétion de la fortune, comme l'issue d'une bataille (où la prudence est impuissante), que ce qui a été mûrement réfléchi. Langey, c'est Ulysse, ou Nestor historien – historien des ruses guerrières ou diplomatiques, doué, pour utiliser un hellénisme dans l'esprit humaniste du temps, de *mêtis* et de *phronèsis*<sup>20</sup>.

– D'autre part, il faut une méthode d'*écriture* de l'histoire. Car pour que ces faits puissent être correctement « considérés », il faut aussi qu'ils soient correctement rapportés. Or, comment faire quand on est acteur de l'histoire ? Au temps de Langey, un noble est toujours occupé par les affaires publiques. Il faut pourtant, explique Langey, qu'il écrive l'histoire :

Dont bien souvent je m'esbahis et de rechef accuse la condition des temps, que sur la chose qui entre les humaines inventions requiert à mon opinion plus grande celerité d'ayde et secours : *Nous commettons la plus notable nonchallance et tardiveté*. Je ne vueil en rien reculer l'avancement des autres artz qui se resveillent, mais tout à temps on leur pourra donner secours : à cause que bons Auteurs nous en ont laissé telz livres, preceptions, et reigles : que pour en icelles profiter, ne restera qu'estude et diligence, mais *en hystoire de tant plus est la tardiveté perilleuse, que la vie des mortelz est courte* : et si par ceux qui ont cognoissance et memoire des choses de leur temps, il n'en est rien mis par escrit, ceux qui viendront apres, tant puissent ilz avoir bon stile, bon vouloir, et diligence : si n'en pourront ilz escrire certainement et à la verité<sup>21</sup>.

C'est ici le sentiment de l'urgence qui domine : il faudrait de la « celerité » là où règne d'ordinaire la « nonchallance et tardiveté ». Dans le temps de l'action politique, il faut trouver le temps d'écrire. La comparaison avec les autres arts (poésie, médecine, etc.) est très éclairante : en poésie, pas d'urgence, Horace ne changera pas son *Art poétique* d'ici notre mort. En revanche, les faits dont nous sommes les témoins, les actions auxquelles nous avons pris part, s'effaceront des mémoires si nous n'en écrivons rien. L'enjeu est surtout politique. Langey se souvient probablement de ces mots de Polybe :

Platon affirme que les affaires humaines n'iront bien que quand les philosophes seront rois ou les rois philosophes ; je dirais volontiers, moi aussi, que les affaires de l'histoire n'iront bien que quand les hommes d'État se mettront à écrire l'histoire – non pas, comme ils le font aujourd'hui, en plus du reste, mais avec l'idée que cette activité-là aussi compte pour eux parmi les plus indispensables et les plus nobles – et quand, sans se laisser disperser, ils lui consacreront leur vie, ou bien quand ceux qui projeteront d'écrire l'histoire considéreront l'expérience qu'ils ont justement acquise dans l'action politique comme indispensable à l'histoire<sup>22</sup>.

Le vice consiste ici dans la « dispersion » qui éloigne les hommes d'État de la science la plus essentielle à leur pratique. De même chez, Langey, il semble que la « condition des temps » soit au réveil des belles-lettres à l'exception de l'histoire – comme si la noblesse manquait au devoir que lui assignait Polybe dans le temps même où les autres disciplines se réveillent à leur grandeur antique.

Dans ce vibrant éloge de l'histoire, un exemple est révélateur. Langey évoque le personnage de Cinéas, mentionné par Plutarque dans sa *Vie de Pyrrhus*. Chez ce dernier, c'est « l'éloquence » de Cinéas, dont la « véhémence et vivacité » rappelle Démosthène, qui fait dire à Pyrrhus que « Cinéas

<sup>18</sup> Prologue, f° 5 r°, cité *supra*.

<sup>19</sup> Sur ce point, voir Claude La Charité, « Rabelais's Lost *Stratagemata* (ca 1539) : A Commentary on Frontinus ? », dans *The Unfolding of Words : Commentary in the Age of Erasmus*, éd. J. R. Henderson, Toronto, University of Toronto Press, 2012, p. 167- 187.

<sup>20</sup> Sur l'image de Langey, associé à Minerve et Mars, à Hermès, Nestor et Ulysse, voir Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, *op. cit.*, 1<sup>re</sup> partie, chap. III et annexes.

<sup>21</sup> Prologue, f° 5 v°. Je souligne.

<sup>22</sup> Polybe, *Histoires* [t. IX], *livre XII*, trad. P. Pédech, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1961, p. 51.

avait pris et gagné plus de villes avec son éloquence, que lui avec ses armes<sup>23</sup> ». Mais pour Langey, cette éloquence est le fruit de la connaissance de « l'histoire », « par laquelle Cyneas acquit par remontrances, et persuasifs exemples mis en avant par luy, tant de païs et provinces au Roy Pyrrhus<sup>24</sup> ». Cette discrète transformation de sa source montre que, aux yeux de Langey, l'efficacité même de l'éloquence ne peut être le seul fruit d'une technique ; elle doit être renforcée par l'expérience, ainsi que par le savoir historique, comme s'il existait une évidente équivalence entre capacités politiques et historiographiques.

### *Charles Quint ou les emportements de la grandeur*

Pour Langey, écrire l'histoire est donc une nécessité de l'action politique : une façon de peser et penser l'action contemporaine, d'augmenter et dépasser le simple acquis de l'expérience. La « diligence » qu'il recommande aux historiens trouve ainsi des échos dans les fragments des *Ogdoades*.

Je vais ici m'attarder sur le récit des prémices de l'invasion de la Provence par l'armée de Charles Quint, en 1536, à la fin du livre VI et au début du livre VII des *Mémoires* de Langey<sup>25</sup>. Cette campagne est au cœur de ce qui nous reste des *Ogdoades* ; ce récit est essentiel au discours de la monarchie, puisque l'invasion impériale se solda par un échec, en raison de la politique de la terre brûlée menée par le grand maître, Anne de Montmorency, qui préféra épuiser l'ennemi plutôt que de lui livrer bataille. Une tactique qui lui a valu le surnom de *Cunctator*, « le temporisateur », à l'instar de Fabius Maximus, le héros des guerres puniques<sup>26</sup>. Cette victoire peu spectaculaire tranche avec les grandes batailles, toujours massacrantes et souvent inutiles (même en cas de victoire), des décennies précédentes.

Mais, comme on va le voir, l'intérêt que Langey porte à cet épisode ne tient pas seulement à ses attaches partisans, auxquelles on le réduit souvent<sup>27</sup>. Car le texte des *Ogdoades* est aussi à lire en regard de celui d'Érasme – lequel soulignait, toujours dans son commentaire de l'adage « *Festina lente* », à quel point sont rares ceux qui « ont suivi [ce] proverbe et trouvé le juste équilibre entre une rapidité opportune et un délai prudent » :

Pas besoin de nombreux exemples, celui d'un seul homme suffit, Fabius Maximus, auquel on a donné le surnom de *Cunctator*, le temporisateur ; il n'a pas seulement obtenu la gloire immortelle pour lui-même, mais en temporisant, il a sauvé l'État romain que la funeste rapidité d'autres généraux avait mis en grand danger<sup>28</sup>.

À l'opposé, Érasme remarque que la précipitation, parce qu'elle est précisément une conséquence de leur grandeur et, plus encore, de leurs réussites passées, constitue un vice fréquent chez les princes :

À l'inverse, il arrive parfois que la force et l'esprit du lion, pour ainsi dire, présents naturellement chez les princes, augmentés par la grandeur de leur fortune, stimulés par les succès remportés dans les grandes entreprises, enflammés par la colère, l'ambition ou d'autres passions de ce type et exacerbés par des conseillers arrogants, les entraînent parfois sur de mauvais chemins et les emportent dans l'abîme avec toute la masse de leurs sujets<sup>29</sup>.

Le Charles Quint des *Ogdoades* ressemble à s'y méprendre à ce portrait topique, de même que Montmorency incarne chez Langey l'idéal du temporisateur.

Au commencement de sa campagne, l'empereur, qui restait sur une série de victoires, pouvait s'enorgueillir du sentiment que la Providence lui avait été jusqu'alors favorable. Sa délibération est longuement racontée par Langey qui le montre d'abord contemplant, rêveur, une carte de la

<sup>23</sup> Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, XXIX, dans *Les Vies des hommes illustres*, trad. J. Amyot, éd. G. Walter, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1995, p. 883.

<sup>24</sup> Prologue, f° 5 r°.

<sup>25</sup> *Les Mémoires de Mess. Martin Du Bellay [...] auxquels l'auteur a inséré trois livres et quelques fragmens des Ogdoades de Mess. Guillaume Du Bellay [...]*, Paris, P. L'Huillier, 1569, f°s 193 sq. Ci-après *Mémoires*.

<sup>26</sup> Voir Francis Decrue de Stoutz, *Anne de Montmorency*, Paris, Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1885, p. 285.

<sup>27</sup> Voir par exemple Cédric Michon, « Les frères Du Bellay et l'écriture de l'histoire », dans *Claude de Seyssel : Écrire l'histoire, penser le politique en France, à l'aube des temps modernes*, éd. P. Eichel-Lojkine, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2019, p. 217- 233.

<sup>28</sup> Érasme, *op. cit.*, t. 2, p. 3. Cf. la même anecdote plus développée chez Guillaume Budé, *De l'institution du Prince*, Larrivour, Nicole Paris, 1547, p. 151 sq.

<sup>29</sup> Érasme, *op. cit.*, t. 2, p. 2.

Provence<sup>30</sup> ; il rapporte ensuite le conseil des capitaines de l'empereur, où les inévitables flatteurs caressent ses désirs et le confortent dans son arrogance<sup>31</sup>. La scène, proche de celle que dépeint Rabelais lorsqu'il décrit le « conseil précipité » de Picrochole qui le fait entrer en guerre contre les Utopiens<sup>32</sup>, est elle-même un écho de Thomas More<sup>33</sup> – ces textes trouvant leur source dans la *Vie de Pyrrhus* de Plutarque, dans le dialogue de Pyrrhus et Cinéas<sup>34</sup>. Mais Langey (comme Rabelais) se fait aussi l'écho des publications contemporaines au sujet de l'empereur : comme on va le voir, toute la séquence des *Ogdoades* témoigne d'une convergence de vues saisissante entre Rabelais et Langey<sup>35</sup> et, plus largement, d'une rencontre assez rare entre la culture humaniste, l'expérience et la réflexion stratégique.

Cette séquence, en comparaison de More ou de Rabelais, trouve chez Langey un développement considérable. Elle ne se limite pas au dialogue entre le prince et ses conseillers : celui-ci, après leur avoir donné congé, s'en va haranguer ses troupes pour leur demander s'il convient d'attaquer la Provence, ou de rester sur des positions défensives à la frontière afin d'achever de chasser les Français d'Italie. C'est alors qu'il justifie sa propre opinion (ce qui oriente, bien sûr, la réponse attendue des soldats) par l'argument du tempérament *naturel* de la nation française :

Ils estoient icy advolez, comme une volée d'oiseaux au pillage d'un champ semé : aussi à la vostre arrivée se sont ils retirez, ainsi que la mesme volée d'oiseaux s'enfuit au premier coup de traict qu'elle a ouy. [...] Les François avant qu'avoir espruvé noz forces se sont entretenus à la guerre plus temerairement que constamment à l'encontre de nous, ainsi qu'ils sont bouillans et precipitans de nature : mais je cuide qu'ils ne l'entreprendront maintenant, qu'ils ont si souvent et à leur grand dommage espruvé, que nous sommes autres gens qu'ils ne sont<sup>36</sup>.

L'analogie utilisée rappelle encore le comportement des troupes de Picrochole au moment de l'invasion<sup>37</sup>. On saisit immédiatement le problème d'une telle analyse, fondée sur l'illusion que l'histoire devrait se répéter : puisque *jusqu'ici* les troupes françaises se sont montrées précipitées, alors elles devraient *nécessairement* se montrer telles à *l'avenir*. Partant d'une prémisse juste, l'empereur interprète de façon erronée le précepte cicéronien « *Historia magistra uitae* », prenant pour un fait naturel et absolu (l'humeur propre d'une nation étant associée à son lieu, à son climat<sup>38</sup>) cette précipitation qui demande plutôt à être considérée comme un fait d'histoire, un fait *particulier*, soumis aux variations de la condition des temps.

La réaction des troupes est telle qu'on pouvait l'attendre. Tous approuvent par acclamation :

À ces parolles tous s'escrierent unanimement demandans à marcher et *passer outre*. Et l'Empereur alors en collaudant leur promptitude de foy et courage, Ma bonne fortune (compagnons) sera (dit-il) celle qui accompagnera ceste vostre acclamation, et prosperera ce que nous entreprendrons : [...] j'espere en peu de jours estre paisiblement obey en la ville de Paris<sup>39</sup>.

Le terme « passer outre » rappelle la devise impériale, « *Plus ultra* » ou « plus outre », représentée d'ordinaire avec les colonnes d'Hercule, et souvent interprétée par les partisans et les adversaires de Charles Quint comme le symbole de l'aspiration à la monarchie universelle<sup>40</sup>. Mais l'idée d'*outrepasser* est ici associée à l'*outrecuidance* : l'empereur présume de ses troupes et s'imagine déjà à Paris, quand il n'a pas même conquis la Provence. Alors que cette prophétie malencontreuse

---

<sup>30</sup> *Mémoires*, VI, f<sup>o</sup> 193 r<sup>o</sup>.

<sup>31</sup> *Ibid.*, f<sup>os</sup> 193 r<sup>o</sup>-196 r<sup>o</sup>.

<sup>32</sup> François Rabelais, *Gargantua*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 2007, chap. XXXIII, p. 305-317.

<sup>33</sup> Voir Thomas More, *L'Utopie*, trad. M. Delcourt, éd. S. Goyard-Fabre, Paris, Flammarion, 1987, p. 116- 117.

<sup>34</sup> Plutarque, *op. cit.*, p. 883 sq. L'anecdote est aussi reprise par Guillaume Budé, *op. cit.*, p. 161 sq.

<sup>35</sup> Rabelais a pu participer à la rédaction des *Ogdoades* ; il est certain qu'il eut connaissance du texte. Voir Lionel Pietre, « Une parodie à double détente : historiographie, rhétorique et *parrhêsia* dans *Gargantua* », dans *Expériences rhétoriques*, éd. C. Deloince-Louette et C. Noille, Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2020, p. 203- 213 ; *id.*, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, *op. cit.*, 1<sup>re</sup> partie, chap. III et 2<sup>e</sup> partie, chap. I.

<sup>36</sup> *Mémoires*, f<sup>o</sup> 196 r<sup>o</sup>.

<sup>37</sup> Voir *Gargantua*, *op. cit.*, par exemple p. 261 et 329.

<sup>38</sup> Voir Louis Van Delft, « Les caractères des nations », dans *Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, « Perspectives littéraires », p. 87- 104.

<sup>39</sup> *Mémoires*, f<sup>o</sup> 196 v<sup>o</sup>.

<sup>40</sup> Voir Louise Bénat Tachot, « Lectures américaines du *Plus Ultra* ou le *Plus Ultra* à l'épreuve de l'Amérique », *e-Spania*, 2017, <http://journals.openedition.org/e-spania/26274>, consulté le 22/06/2020.

termine la « concion<sup>41</sup> » du prince, Langey conclut le sixième livre des *Mémoires* en évoquant le regard amer que ce même Charles Quint aurait ensuite porté sur sa campagne :

[...] l'Empereur plein de grande assurance de remporter heureuse issue de son entreprise, se resolut sur icelle de passer, ainsi qu'il fist en Provence : dont depuis il se repentit souvent, et de bouche a déclaré au Roy, combien ayant jusques alors fait profession de croire conseil, il s'estoit mal trouvé de se gouverner à sa teste<sup>42</sup>.

Ainsi, loin d'être un tyran, l'empereur figure ici une dérive classique du pouvoir monarchique constamment menacé de se laisser emporter par l'ivresse de sa propre grandeur, « la force et l'esprit du lion » qui eût été mieux inspiré, en l'occurrence, de se vêtir de la peau du renard. Car, comme on va le voir, « croire conseil » ne signifie pas s'en remettre aveuglément à ses conseillers : cela exige, au contraire, de *temporiser* et *dissimuler*.

### *Montmorency ou l'art de prendre (le temps du) conseil*

À l'opposé de la précipitation de l'empereur, on trouve le roi de France et surtout le chef de ses armées, le grand maître Anne de Montmorency, au cœur du récit de Langey dans le livre VII des *Mémoires*.

D'accord avec le roi sur le principe d'une stratégie de temporisation, Montmorency, arrivé au camp de l'armée, use de dissimulation. Rassemblant ses capitaines, il leur demande conseil sur ce qu'il convient de faire<sup>43</sup>. Mais au contraire de Charles Quint, il leur cache son intime conviction – laissant entendre qu'il est favorable à une politique de contre-offensive et désire livrer bataille. Une telle ruse, explique Langey, permet de laisser librement s'exprimer les partisans de l'attaque ; cela permet, en outre, que les flatteurs se mettent du côté de l'opinion contraire à celle de Montmorency. Son jugement n'étant pas obscurci par la flatterie, il aura « plus grande liberté de conférer et contrepeser les raisons et causes mouvantes de l'une et de l'autre opinion<sup>44</sup> ».

Langey rapporte ensuite ces opinions par le menu. On y retrouve l'expression « plus outre », cette fois appliquée dans le camp français – et, là encore, aux partisans de l'offensive :

Les advis du commencement furent plusieurs et bien divers, mais peu après se resolurent tous en deux, les uns estoyent d'opinion que l'on marchast plus outre, et qu'on logeast le camp plus prez de l'ennemy [...] Les autres estoyent d'avis contraire, et leur sembloit plus à propos de sur-attendre au lieu où ils estoyent, pour donner au renfort et supplement qu'on attendoit, espace et temps de pouvoir arriver et se joindre avec eux<sup>45</sup>.

Langey utilise donc un dispositif rhétorique bien connu depuis Thucydide (et pratiqué à la même époque par Guichardin) : celui des antilogies, soit la succession de deux discours délibératifs présentant deux options contradictoires. Dans un tel dispositif, il est capital que Langey ait d'abord présenté l'opinion du chef : placé de son point de vue, le lecteur pourra juger en conséquence en « contrepesant » les arguments antagonistes.

Ce qui frappe ici, c'est la longueur des discours ou « concions » (discours des partisans de la temporisation, discours des partisans de l'offensive, conclusion de Montmorency) ainsi que la longueur des phrases, alourdies de nuances, solidement structurées par l'hypotaxe. Il s'agit de rendre compte des moindres nuances du raisonnement. C'est d'autant plus frappant que le point de vue de ceux qui veulent aller au-devant de l'ennemi est d'emblée discrédité par une parenthèse : « parmy eux peu avoit qui n'estoient point sans experience<sup>46</sup> ». Ils sont jeunes. Ils ne sont donc pas prudents (et, on s'en doute, ils n'ont pas suffisamment lu l'histoire). Il faut pourtant savoir leurs « raisons apparentes », comme le dit plus loin Montmorency, c'est-à-dire qu'il faut comprendre ce qui dans leurs raisonnements sans doute « précipitants » relève bel et bien de la raison. Le *cunctator* prend le temps du conseil.

Et l'on retrouve dans ce conseil les arguments de Charles Quint. Les temporisateurs estiment tout aussi peu les troupes françaises : c'est pour cela qu'ils jugent préférable de « temporiser et

<sup>41</sup> Latinisme (*concio*) désignant les discours insérés dans le texte historique.

<sup>42</sup> *Mémoires*, f° 197 r°.

<sup>43</sup> *Mémoires*, VII, f° 202.

<sup>44</sup> *Ibid.*, f° 202 v°.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, f° 203 r°.

dissimuler, et de quelques fois esprouver contre l'ennemy par seures et legeres entreprises quelle seroit la hardiesse de nos gens à entreprendre, et quelle la vertu à executer<sup>47</sup> ». Mieux vaut le battre sans l'affronter, et « en amusant et ennuyant l'ennemy luy refroidir et amortir ceste impetueuse ardeur, en laquelle pour lors il sembloit estre<sup>48</sup> » ; ainsi ce sont, cette fois, les impériaux qu'il convient de « refroidir ». Les temporisateurs concluent que « par tels moyens souvent advenu, que par conseil, provision, ordre, et dissimulation, se sont bien grandes choses conduittes à bonne et heureuse fin : lesquelles si elles eussent esté precipitées, fussent reuscies au contraire<sup>49</sup> ». Ce discours semble sage. Mais, par l'adverbe *souvent*, Langey souligne une petite faute de jugement – les temporisateurs cèdent à la tentation de la généralisation facile.

L'idée du manque de fiabilité de l'armée française fait l'unanimité. On la retrouve chez les partisans de l'offensive, qui en tirent des conclusions contraires. Rappelant que les troupes sont composées de Français, de Suisses et d'Allemands, « nations plus patientes [supportant] naturellement de hazard et de travail, que de sejour et dilation », ils en déduisent que « si vous les retirez de ceste premiere chaleur, ils s'appesantissent, ils languissent, et s'anneantissent du tout<sup>50</sup> ». Cette généralisation est proche des vues de l'empereur. Mais nos bouillants soldats emploient aussi des arguments plus séduisants : se rapprocher de l'ennemi, ce serait aller en quête des occasions favorables, se mettre en condition de les saisir – afin que vous soyez prêts, disent-ils à Montmorency, « à recueillir ceste occasion à point nommé, et user du benefice de fortune, avant qu'il coule et vous eschappe des mains<sup>51</sup> ». Ainsi « plusieurs fois en osant, en entreprenant, en mettant la main à l'œuvre, choses grandes et de poix ont esté executées, lesquelles aux nonchallans et negligens avoient semblé n'estre faisables ny esperables<sup>52</sup> ».

Ces capitaines font donc appel à l'histoire, convoquant des exemples qu'ils précisent d'autant moins que tout le monde peut en trouver – car nul ne doute qu'une telle phrase est vraie *dans l'absolu*. Mais dans la conception aristotélicienne de Langey, fidèle en cela aux histoires et arts militaires antiques, la prudence se reconnaît précisément dans le refus de telles généralités : comme l'écrit Benoît Sans, « dès qu'il s'agit de formuler des règles (de la bonne décision), on tombe, bien souvent, dans la banalité du bon sens et dans la contradiction potentielle<sup>53</sup> ». Car ce qui manque ici, c'est la prise en compte de la situation spécifique du royaume, de la « condition des temps », comme l'explique Montmorency dont la conclusion suit les antilogies :

Mais quand je considere qu'à la conduite de ceste guerre il fault avoir esgard à tout le Royaume, duquel en la force et vertu de ceste armée, et en l'issue de ceste entreprise, gist le salut commun en grande partie, je pense alors que de toutes noz consultations et deliberations, le principal point gist à bien estimer et peser le commencement, l'ordre, l'issue, le danger, et le prouffit<sup>54</sup>.

C'est avec le regard d'un historien que Montmorency examine les possibles. En effet, l'analyse nécessaire à la délibération suit ici le même ordre que celui de l'écriture de l'histoire, décrit dans le Prologue des *Ogdoades*. Selon la méthode cicéronienne du Prologue, l'historien doit partir des « causes » pour arriver à « l'aventure de l'issue », ce que Langey appelle un « ordre prosecutif et continu »<sup>55</sup>. Par la voix du général, c'est en fait Langey qui parle et expose la « diligence » nécessaire à l'action *aussi bien* qu'à l'écriture de l'histoire.

Au vu de la situation, si l'ennemi remportait la bataille, la victoire lui ouvrirait le chemin de Paris ; à l'inverse, une défaite de l'ennemi ne rapporterait rien au roi sur un territoire, la Provence, qu'il possède déjà. Montmorency donne raison à l'optimisme de Charles Quint : oui, le royaume est en danger et, oui, Paris n'est pas loin. Sauf que là où l'empereur anticipait la victoire avant même de livrer bataille, remettant sa confiance au sort des armes, Montmorency refuse de s'en remettre à la fortune :

---

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.* *Fussent reüssies* : auraient échoué (*Renscir* dans l'éd. originale).

<sup>50</sup> *Ibid.*, f° 204 r°.

<sup>51</sup> *Ibid.*, f° 204 v°.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> Benoît Sans, « Combattre dans le brouillard : le général face au flou, de l'Antiquité à la pensée stratégique moderne », dans *Le Fragile et le flou : de la précarité en rhétorique*, éd. L. Nicolas, Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2018, p. 209- 227, ici p. 213.

<sup>54</sup> *Mémoires*, f° 207 r°.

<sup>55</sup> Prologue, f°s 1 v°-2 r°. Voir Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. II.

Je conclu en effect, qu'en une guerre de telle consequence il ne fault rien mettre à la discretion de fortune, ne fonder son esperance sur les faultes que pourroit faire l'ennemy : ains que le meilleur commencement, le meilleur ordre, la meilleure esperance de victoire, que nous puissions avoir ne tenir, c'est de pourvoir, et faire que nous ne soyons point vaincuz. Je sçay tresbien que fortune autrefois a donné tel heur, et telle et si bonne issue des choses quasi non premeditées, que l'homme n'en eust osé tant souhaitter, si on l'eust mis en liberté de choisir luy-mesme ce qu'il voudroit avoir : mais d'autre part il est aussi advenu plus d'une fois que, pour n'avoir fait jugement et distinction du temps, de l'occasion, de l'esperance, du danger, de l'issue, tel est descheu de son attente, qui estoit non seulement esgal, ains superieur de force à son ennemy. Pour faire fin, je ne voy celle de voz deux opinions, qui ne soit fortifiée de bonnes et apparentes raisons, mais l'une gist au hazard, et peult y survenir quelque danger, l'autre me semble seure et certaine en tout evenement<sup>56</sup>.

*Commencement, ordre, esperance de victoire* : on retrouve la méthode qui subordonne la décision politique à la logique des événements. Là où Charles Quint se précipite, déterminant sa décision par son ambition, Montmorency – ou plutôt Langey – part d'une analyse précise et ordonnée des circonstances, et l'objectif qu'il se fixe en conséquence, d'une étonnante modestie (éviter la déroute), est d'ailleurs conforme à ce que fut la portée réelle de cette campagne où le roi ne fut « ni vainqueur, ni vaincu<sup>57</sup> ».

Ce « jugement et distinction du temps », Guichardin ou Castiglione l'appellent *discrezione* et Langey, dans le Prologue, « diligence<sup>58</sup> ». Mot étrange que cette diligence qui désigne à la fois, dans le temps de la réflexion, une attention soutenue et studieuse ; dans le temps de l'action, la vitesse de l'exécution ; et dans le temps de l'écriture, l'urgence de consigner les événements les plus récents et de les soumettre à la critique ; mot qui résume, dans l'œuvre de Langey, une interprétation singulière du « *Festina lente* ».

Car une politique temporisatrice n'est pas juste en toute circonstance. Et si le personnage du grand maître apparaît bien comme un nouveau *cunctator*, on peut remarquer que, dans les *Ogdoades*, le seul personnage qui semble capable de *varier les tempos* selon la nécessité du moment n'est autre que Langey lui-même. Son jugement sur Montmorency n'est peut-être pas éloigné de celui que Machiavel porte sur Fabius Maximus. Dans ses *Discorsi* parus en 1531, le Florentin souligne en effet que le tempérament circonspect du général romain s'était trouvé « bien adapté aux circonstances<sup>59</sup> », lorsque le sort de l'Italie était en jeu ; mais lorsqu'il s'agit de vaincre Hannibal, Fabius manqua de l'audace nécessaire<sup>60</sup>. Langey et son entourage furent, précisément, au cœur de la première réception française de Machiavel ; et son action pour réformer l'armée rejoint les préoccupations de l'auteur de *L'Art de la guerre*, qui fit l'objet d'une réécriture en français par (au moins) l'un des protégés de Langey<sup>61</sup>.

### *Conclusion : le temps du conseil, et celui qui manque aux historiens*

On a vu que le portrait de Montmorency en temporisateur fait apparaître en filigrane un autoportrait de Langey, plus flatteur encore. Celui-ci, lorsqu'il gouvernait le Piémont, fut d'ailleurs dépeint en *cunctator*<sup>62</sup>. Donnons-lui encore un dernier avatar, romanesque celui-ci : le roi Grandgousier, refroidissant l'ardeur guerrière de Ponocrates qui lui conseille de poursuivre l'ennemi en déroute :

Car l'occasion a tous ses cheveux au front, quand elle est *oultre passée*, vous ne la povez plus revocquer, elle est chauve par le darriere de la teste, et jamais plus ne retourne.

---

<sup>56</sup> *Mémoires*, f° 207 v°.

<sup>57</sup> Didier Le Fur, *op. cit.*, p. 596.

<sup>58</sup> Voir Lionel Piettre, « La "discretion", ou la vertu du conseil : une aptitude éthique et politique au service de la "liberté indiscrète" de l'écriture », dans *Montaigne : une rhétorique naturalisée ?*, éd. Ph. Desan *et al.*, Paris, Champion, 2019, p. 73- 89.

<sup>59</sup> Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, dans *Le prince et autres œuvres*, éd. Ch. Bec, Paris, Robert Laffont, 2018, p. 397.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>61</sup> Raymond de Fourquevaux (?), *Instructions sur le fait de la Guerre*, Vascosan, 1548. Pour une vue récente de cette question ancienne, voir Jean-Louis Fournel, « Dire la guerre à Florence aux temps des guerres d'Italie : la langue militaire et les langages de l'état de guerre », *Il Pensiero Politico*, vol. 53 / 2, Firenze, L.S. Olschki., 2020, p. 245-256.

<sup>62</sup> Étienne Dolet, *Les Gestes de Francois de Valois*, Lyon, Étienne Dolet, 1543, p. 92- 93 : « Et ayant un tel Cunctator à la queue, que le ruzé Annibal avoit [...] ».

– Vrayement dist Grandgousier, *ce ne sera pas à ceste heure*, car je veulx vous festoyer pour ce soir, et soyez les tresbien venuz<sup>63</sup>.

C'est quand Ponocrates rappelle la devise impériale en voulant *passer outre*, prenant son succès du jour pour la garantie d'un succès futur, que Grandgousier le corrige et joue auprès de son conseiller le rôle que Cinéas jouait auprès de Pyrrhus – ou, auprès de Picrochole, le sage Echephron qui concluait : « N'est ce mieulx que dés maintenant nous repousons, sans nous mettre en ces hazars<sup>64</sup> ? » Se jeter dans les « hasards », c'est risquer de perdre au jeu de la fortune, dans d'inutiles batailles, ce que l'on gagne au jeu de la prudence et de la ruse : Rabelais, déjà très « bellaien<sup>65</sup> », l'écrivait un ou deux ans avant l'invasion de la Provence<sup>66</sup>. À ce moment, quand Montmorency renonça à profiter de la retraite de l'empereur pour le défaire, nul, pas même le roi, ne songea à le lui reprocher<sup>67</sup>.

On comprend mieux pourquoi Langey pense l'écriture de l'histoire comme une urgence. Au contraire de son frère Martin qui dira écrire dans « le repos des armes<sup>68</sup> », Langey écrit peu de temps après les faits<sup>69</sup> ; en se confondant avec Montmorency, il semble revivre et faire revivre les moments délibératifs dans une analyse qui confronte divers rapports à une même situation, l'analyste se réservant le droit de *juger* et la vertu d'*anticiper*. Sa pratique d'« historien-juge<sup>70</sup> » s'apparente, en cela, à celle de l'espionnage où il passait pour maître<sup>71</sup>.

Une telle attitude peut mener, en matière d'action, à la temporisation autant qu'à la célérité ; en matière d'écriture, c'est autre chose, car l'écriture est précisément le reflet de la lenteur de la réflexion. L'analyse des causes et des conseils prend, chez Langey, une ampleur sans commune mesure avec les événements eux-mêmes : un travail de géant, comme l'a bien vu Bodin<sup>72</sup>. Rien d'étonnant à ce que les éloges *post mortem* de Guillaume du Bellay insistent sur le fait qu'il n'ait jamais trouvé le repos, faisant de sa mort la conséquence de son activité inlassable dans les lettres et dans les armes ; rien d'étonnant à ce que Rabelais, en rapportant la mort de Langey, lui attribue un don prophétique, ses dernières paroles exprimant les conseils qu'il n'avait pu donner de vive voix à son prince<sup>73</sup>. Comme si l'effort que Polybe demandait aux hommes d'État devait se payer de leur vie, et que le temps d'écrire l'histoire manquait irrémédiablement à ceux qui la font.

Lionel PIETTRE  
Université Grenoble Alpes

<sup>63</sup> Rabelais, *Gargantua*, *op. cit.*, chap. XXXVII, p. 341. Je souligne.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 315. Ces deux passages de *Gargantua* se rapportent à une autre source : Lucien de Samosate, *Le navire ou les souhaits*, 28-40 (*Œuvres complètes*, trad. É. Chambry *et al.*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2015, p. 1043- 1048).

<sup>65</sup> Comme l'a remarqué Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, « NRF biographies », 2011, p. 193-220.

<sup>66</sup> Pour cette question de datation, voir *ibid.*, p. 200- 206.

<sup>67</sup> Voir Didier Le Fur, *op. cit.*, p. 596.

<sup>68</sup> Martin du Bellay, Préface aux *Mémoires*, np.

<sup>69</sup> Il mourut en janvier 1543 ; par ailleurs, il existe une première rédaction latine du récit des *Ogdoades* pour l'an 1536 (Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. reg. lat. 970, f° 96 *sqq.*)

<sup>70</sup> Sur cette notion, voir Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, *op. cit.*, *passim*.

<sup>71</sup> Voir Victor-Louis Bourrilly, *op. cit.*, *passim* et Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie.

<sup>72</sup> Jean Bodin, *La méthode de l'histoire*, trad. P. Mesnard, Paris, Les Belles Lettres, « Publications de la Faculté des Lettres d'Alger », 1941, p. 57-58.

<sup>73</sup> Voir Lionel Piettre, « Les morts parallèles de Guillaume du Bellay et Étienne de La Boétie », actes du colloque « La mélancolie face aux crises de l'histoire », éd. A. Teulade, Paris, Classiques Garnier, à paraître.